

Nora Noudjem

LE SECRET DU SABLIER



EDILIVRE

Avant-propos

Je m'appelle Nora Nouidjem. Je vis à Playa Del Carmen au Mexique depuis quelques mois.

Après une carrière dans le commerce, j'avais la satisfaction de m'être réalisée professionnellement et socialement, et tout autant le sentiment qu'il me manquait quelque chose d'essentiel. Je me sentais attirée par les voies spirituelles sans pour autant savoir où et que chercher.

Je suis passionnée de lecture et de randonnées. J'aime également voyager et j'ai la chance d'avoir découvert différentes parties du monde au cours de ces dernières années. Faire du trekking m'aide à réfléchir, voire à méditer. Mes nombreuses lectures m'ont permis de découvrir nombre d'auteurs, de Dr Wayne Dyer, Caroline Myss, Eckhart Tollé à Yogananda en passant par Deepak Chopra et avec eux d'entamer mon chemin initiatique.

J'avais à cœur de me comprendre plus profondément. L'intime conviction d'être proche

d'une nouvelle réalité. Je souhaitais également rompre avec mes habitudes et autres rituels de vie pour écouter « la petite voix intérieure » que je faisais taire depuis de nombreuses années.

J'ai fait le grand saut en septembre 2010. Je suis partie à la recherche de cet autre possible.

Le Chemin de Compostelle retenait mon attention depuis fort longtemps. J'ai senti que le moment était venu. J'ai cheminé seule, sac sur le dos pendant quatre vingt jours. Du Puy en Velay à Saint-Jacques-de-Compostelle puis jusqu'à Cap Finistère. Ce pèlerinage a bouleversé ma vie.

Je suis partie avec une intention. Celle de m'approcher De L'essentiel, voire du Divin. Je ressentais le besoin d'évoluer, de changer ma vie au quotidien, sans pour autant m'engager dans une vie monacale. J'aime trop le monde, et la vie pour m'engager sur cette voie. Je ne me sens pas l'âme d'une dévote. Ma plus grande découverte, lors de cette pérégrination fût ma propre rencontre. Marcher trente kilomètres par jour pendant quatre vingt jours vous amène à vous surpasser, à écouter votre corps, à affronter vos doutes et vos peurs. Mais surtout à prendre conscience de toutes les ressources et richesses intérieures qui sont vôtres. Ce chemin vous pétrit. Il vous façonne. Il est vivant, chargé, rempli des énergies, des joies, des souffrances des millions de personnes qui l'ont parcouru depuis plus d'un millénaire.

Ma quête d'en apprendre plus sur les voies spirituelles, mon développement personnel ont complété ma soif de connaissance. Après la lecture du livre « Contrats Sacrés » de Caroline Myss et le travail sur soi qui en découle, j'ai décidé d'écrire « Le secret du Sablier ».

J'avais la conviction que je devais partager mes découvertes à travers une histoire accessible à tous. A moi, il m'aura fallu 2 ans, beaucoup de travail, ainsi qu'une grande ténacité pour appréhender certains concepts et enseignements.

Ce livre a pour but de les vulgariser et de rompre une certaine confidentialité.

J'ai à cœur de partager avec le plus grand nombre cette sagesse spirituelle et de permettre à Chacun et à Chacune de découvrir certains outils qui peuvent nous aider à découvrir le sens de notre existence sur Terre.

A chacun et chacune...

EXTRAIT

Chapitre I

J'étais plongée dans un profond sommeil, cependant, je me souviens parfaitement de cet horrible vacarme.

Bip Bip Bip Bip... Je reconnus tout de suite le sifflement strident de l'alarme. Elle s'était déclenchée, montant crescendo. Je ne pus m'empêcher de penser :

« – *Ok ma Josefina reste calme, ce n'est pas la première fois que cette foutue sirène se dérègle.* »

Comme à chaque fois, mon corps tout entier se crispa. Instantanément la peur s'invita.

Les yeux clos, je m'efforçais de rester calme. Je savais que ma résistance ne durerait pas bien longtemps. C'était à la limite du supportable. Je sentais la peur, la rage, et l'exaspération grandir en moi. C'était un bouquet d'émotions aussi désagréables les unes que les autres. Personne ne viendrait donc éteindre ce foutu appareil.

« – *Stop !* » hurlais-je dans ma tête. Il fallait que ce bruit assourdissant cesse au plus vite. Je savais bien

qu'aucun son ne sortait de ma bouche, et qu'il était vain d'espérer un quelconque résultat.

En fait, je ne parlais plus depuis de nombreuses années, je m'évertuais à me faire toute petite. Je voulais que l'on m'oublie. C'était ma seule façon d'échapper à l'horreur. J'espérais, ainsi, m'épargner quelques sévices.

Disparaître était mon plus grand souhait.

Pourtant, à cette seconde précise, j'étais prête à renoncer à mon vœu de silence. Je sentais gronder un hurlement intérieur, qui comme cette maudite machine, allait crescendo. Il enflait, prenait de l'ampleur, de la puissance... une tempête annoncée.

Je me contenais pour ne pas craquer, et ne pas libérer mes cordes vocales de leur silence imposé. Je ne devais prendre aucun risque. Ne surtout pas leur offrir cette opportunité qui virerait vite à leur avantage.

J'ignorais combien de temps je pourrais me contraindre au silence. Mes capacités d'endurance diminuaient. A chaque fois que la machine reprenait son rythme, je perdais un peu plus le mien.

Elle semblait programmée en mode aléatoire ou sous l'emprise d'une influence maléfique... Je sursautais, me laissant gagner par la peur à chacun de ses allers et retours. Cet appareil semblait fonctionner en dehors de toute logique, excepté peut-être celle de me terroriser. Je devais garder mon sang froid et ne pas céder à la panique.

La moindre réaction m'exposerait, à coup sûr, à une séance de torture. C'eut été comme s'offrir en pâture. Concéder, implicitement, une petite récréation à mes tortionnaires.

Un sacrifice où la cruauté et l'inhumanité se disputeraient la vedette. J'étais trop faible et surtout trop fragile pour pouvoir endurer une nouvelle séance.

Il me fallait résister. Il n'était pas question que je lâche prise face à une machine, aussi infernale soit-elle. J'aurais eu l'impression d'être un animal se rendant délibérément à l'abattoir. Le taureau perdant le chemin des champs pour trouver celui des arènes.

Autant fournir le pistolet électrique ou le couteau de boucher !

Toutes ces pensées me permettaient d'offrir un temps de relâche à mes oreilles maltraitées. Elles alimentaient ma détermination. J'étais aussi inerte qu'un bout de bois. Je sentais néanmoins que je recouvrais lentement mon calme.

Une fois de plus, je reprenais le contrôle de mes émotions.

Apaisée, je pris conscience que je percevais des voix... Le vacarme de la machine et celui de mon for intérieur ne purent empêcher ces voix de se faire entendre. Je reconnus celle du « dragon ».

C'est ainsi que j'avais baptisé Madame Bonnafée, l'infirmière chef. A dire vrai, cette femme n'avait rien d'une bonne fée. Elle était l'incarnation de la cruauté

et de l'excès de zèle dans le domaine des inventions macabres. Avec elle, les tortures étaient à l'honneur et les humiliations moyenâgeuses fusaient. Ce monstre semblait doté d'une imagination illimitée... Un bourreau des temps modernes aux méthodes que l'on pensait révolues.

Elle savait motiver ses troupes. Son succès la poussait à poursuivre, toujours plus loin, plus fort. Sachant créer chez ses collègues les conditions qui les poussent à agir, faire en sorte qu'elles éprouvent de bonnes raisons de la suivre. Leur transmettre haine et dégoût pour un même but ; Expérimenter de nouvelles tortures !! Une équipe donnée gagnante qui à force d'entraînement pourrait bien décrocher une victoire. Celle de ma perte peut-être.

Son imaginaire retors avait eu l'idée d'inventer le jeu du « Cochon pendu ». Il consistait à détourner de sa fonction initiale un appareil de levage pour les personnes à mobilité réduite. Ce terme suffisait à comprendre sa fonction initiale. Pour le dragon, c'était un jouet. Un passe-temps aux règles peu conventionnelles. Elle était toujours la gagnante et nous étions toujours les perdants. Rien n'était laissé au hasard. En fait, l'engin était équipé de larges sangles molletonnées pour plus de confort, et laissait l'impression d'être assis dans un fauteuil. Hisser une personne, la déplacer, lui rendre un semblant de mouvement, voilà ce à quoi il était destiné avant que le dragon ne s'en empare. Cela ne nécessitait que peu d'efforts pour la personne activant le

mécanisme et aucun pour celle qui lévissait l'espace d'un instant.

Tout droit sorti de l'imagination malsaine de « la Bonnafée » cet appareil était devenu un cauchemar. Les fabricants auraient-ils pu imaginer que leur appareil fournirait un champ de possibilité aussi varié ?

Le supplice consistait à installer à l'arrache la personne, activer le levage puis d'éloigner l'appareil du lit. Laissant ainsi la pauvre victime tel un animal mort suspendu à un crochet de boucher dans une chambre froide. C'était aussi effrayant qu'humiliant.

L'expression avoir « la peur chevillée au cœur et au corps » prenait tout son sens dès la première séance.

Cela pouvait durer longtemps, trop longtemps pour nos corps si fragiles. Plus vous réagissiez plus longtemps durait l'humiliation. Sachant que le plaisir de vos tortionnaires était proportionnel à la peur dégagée.

J'avais eu droit à plusieurs séances. C'est ainsi que j'appris à me taire, à me faire toute petite.

A disparaître !

J'étais au bord de l'implosion quand l'alarme cessa enfin son vacarme. Mes oreilles percevaient encore un son aigu, une sorte d'acouphène, laissant le champ libre aux voix maléfiques.

Malheureusement, j'entendais plus clairement les insanités du dragon et de ses acolytes. Les éclats de rire, et les plaisanteries douteuses allaient bon train.

J'identifiai également la voix de Muriel, l'ombre du dragon, sa plus grande disciple. Avec elle, la relève était assurée. C'était une des infirmières les plus vicieuses. A mon sens, elle est aussi laide que méchante et Dieu qu'elle était laide !

« – T'as vu comme elle maigre, elle est toute ridée !!! Putain, comme elle est moche ! Et elle pue... Putain, mais elle s'est fait dessus. Pas question que je nettoie sa merde à la vieille. »

Les entendre parler de la sorte me scandalisait.

« – Elle nous manquera pas la vieille... Dommage on pourra plus profiter de sa morphine... C'est la Alexia qui va en faire une gueule. Elle va chialer c'est sûr !!! Je ne sais pas ce qu'elle lui trouvait de particulier à celle-là. Une Artiste... Tu parles !!! Artiste peintre et poétesse, je t'en foutrais du poème moi ! »

Même la petite Katie s'y mettait. J'avais pourtant perçue de la bonté en elle. Mais la chef savait convertir, convaincre, emmener son monde. En réalité, Katie était plutôt insignifiante. Plus bête que méchante, elle se contentait de suivre le mouvement. C'était plus son style. Elle ricanait bêtement en reniflant. Ça c'était sa marque de fabrique. Le rire porcin et une figure de grimace à l'avenant. Sans doute se vengeait-elle des facécies de Dame nature. A l'évidence elle n'avait rien d'une meneuse, mais toutes les qualités d'un bon petit soldat.

« – Bon on la retourne, la vieille. On la laisse dans son jus ou on la lave ? Allez à 3 on y va... 1, 2, 3 et

hop... Putain elle est flasque comme un flan. Ça me dégoûte les vieux !! »

Stop !! Je décidai que cette fois-ci elles dépassaient les limites de l'acceptable ou de l'inacceptable. Je ne savais plus vraiment. J'étais juste certaine qu'il fallait que ça cesse.

Mon indignation dépassait largement ma peur des représailles. Peu importait que cela me coûte une séance de torture supplémentaire.

J'inspirai profondément puis expirai un puissant hurlement.

Curieusement, il ne se passa rien. Absolument rien.

Pas la moindre réaction, comme si ce cri n'avait eu lieu que pour me surprendre moi-même. Personne n'avait donc entendu ? Je n'existais pas. Ce n'était pas à proprement parler un scoop, je ne comptais pas de toute façon pas ; J'avais disparu tant psychologiquement que physiquement. Mais tout de même le son de ma voix éteinte depuis si longtemps aurait dû les faire réagir. Leurs bavardages auraient dû cesser. Au lieu de cela, les rires provoqués par les récits scabreux de leurs exploits se poursuivaient tranquillement.

Quand elles me retournèrent, je ne ressentis rien, pas la moindre douleur. Cela faisait pourtant des mois que chaque mouvement me meurtrissait, que même la morphine ne me soulageait plus. Je savais que le dragon la coupait, et qu'elle revendait les doses volées à certains de ses collègues toxicomanes.

En vain, j'essayai de bouger mes orteils. J'étais incapable du moindre mouvement, tout mon corps semblait anesthésié. Elles avaient certainement mis à jour un nouveau châtiment réduisant à néant toute sensibilité. Pire, elles expérimentaient sans doute, une nouvelle drogue afin de me supplicier tranquillement et ainsi observer les effets pour leur petit marché parallèle.

Affolée, je décidai d'agir. Mon désir de comprendre était bien plus fort que mon angoisse d'un tête-à-tête avec les trois sorcières. Je comptai jusqu'à trois, puis j'ouvris les yeux.

Je mis quelques secondes à comprendre ce que je voyais. Je n'étais pas dans mon lit, mais au-dessus.

Mon dos frôlait le plafond. Je survolais les infirmières tel un aigle observant d'hypothétiques proies. Je les voyais s'afférer autour de mon lit comme des rapaces attirés par l'odeur d'un cadavre putride.

Je n'étais pas complètement dénudée. Un peu de pudeur accordée. Ma chemise de nuit déboutonnée et relevée laissait entrevoir mes jambes squelettiques. Un sein avait droit à un peu de respect, l'autre était en scène.

Seigneur, ce que j'étais maigre ! Je paraissais minuscule, j'avais comme rétréci au lavage et à l'essorage de la vie.

Je ne m'étais pas vu dans un miroir depuis des lustres. L'image que je découvrais de moi-même me faisait peine. La peau sur les os. Je ne pouvais pas ne pas penser à ces corps décharnés des camps de

concentration. Mes mains étaient tordues et crispées vers l'intérieur, l'arthrose déformante en avait fait des serres de rapaces... Mes seins avaient littéralement fondu. Les os de mes hanches saillaient si exagérément que mon corps semblait disloqué en deux parties. Je clignai fébrilement des yeux pour ne pas imprimer ces images sur mes rétines.

Soudain, le déclic... je compris que j'étais morte. Mon cerveau venait de se remettre en état de fonctionnement. Bizarrement, je n'étais pas choquée. Au contraire, je me sentais soulagée. Un mois auparavant, j'avais passé la barre des quatre vingt ans, me demandant combien de temps allait encore durer cette sinistre plaisanterie qu'était la vie. J'avais vainement espéré ne pas les atteindre. Cela faisait si longtemps que j'agonisais dans cet hospice où la maltraitance régnait en maître. Je n'en pouvais plus ! En plus du « Cochon pendu », elles m'avaient affamée en feignant de me nourrir. Abandonnant mon plateau repas sur ma table de chevet, qu'elle déplaçait suffisamment loin pour qu'il me soit inaccessible. Je pouvais sentir l'odeur de la nourriture, je pouvais la voir, mais ne pouvais l'atteindre. Je mourrais de faim devant mon plateau repas. Quelle ironie ! Trente minutes ou une heure plus tard, elles repassaient pour débarrasser. Il fallait que cela dure assez longtemps pour les satisfaire. Elles s'esclaffaient outrageusement et avaient toujours le mot pour rire :

« – On a pas beaucoup d'appétit aujourd'hui Josefina ! Faut faire un effort, il faut se forcer un peu !! »

Mes douleurs faisaient de moi la femme impotente qui servait leurs desseins.

J'avais vécu mes derniers mois dans la honte, la déchéance et l'humiliation. J'avais connu l'enfer. Une fin de vie pathétique.

A présent, j'étais libre. Je n'avais plus peur, j'étais en paix. C'était fini. J'allais enfin pouvoir me reposer.

« – On dirait qu'elle sourit la vieille. Regarde, c'est bizarre, j'avais jamais vu sourire, elle paraît moins moche ! Pas jolie pour autant mais moins moche non ? »

Les propos de Muriel m'étaient intolérables. La mort elle-même ne lui clouait pas le bec. Elle n'était pas blasée ou habituée, Non c'était juste qu'il n'y avait plus grand chose d'humain en elle. Une garce de la pire espèce.

Ravagée par ce triste spectacle, je décidai de réagir. Après tout, je ne risquais plus rien. J'étais bel et bien morte. Si le doute m'était encore permis, elle l'avait dissipé en une phrase assassine qui m'aurait de toute façon achevée. Je pris conscience de mon corps par de légers mouvements du bassin. Un Twist, un Cha Cha Cha, tout semblait possible. Mes bras suivis de près par mes jambes s'invitèrent au bal. Je redevenais agile. Dans un mouvement de hanche

quelque peu incontrôlé, je me retrouvai projetée de l'autre côté de la pièce.

Je pouvais me déplacer et pas comme une personne à mobilité réduite. Je volais dans les airs tel l'oisillon quittant le nid. Des mouvements grossiers qui gagnaient en aisance. Ma concentration s'aiguïsait, je pus ainsi viser juste et tapoter l'épaule du dragon. Je virevoltai autour d'elle hurlant ce que j'avais sur le cœur, ma colère, ma rage.

Elle ne semblait pas m'entendre, bien trop occupée à maltraiter mon corps sans vie. Je renouvelai mon vol en direction de ses camarades de jeu sans plus de succès. Il me fallait réfléchir. Je pouvais voler, me déplacer dans l'espace, mais j'ignorais ce que je pouvais faire d'autre.

Soudain, l'idée. Je devais réintégrer mon corps. Là où se trouvait l'objet de leur attention... Je souhaitais les effrayer en ranimant ma craquelante dépouille. Je tentai l'opération sans grand succès. Je sentais qu'il me fallait élargir mes recherches. Peut être que je pouvais déplacer des objets. Je l'avais vu faire dans nombre de films et cela ne me paraissait pas si incongru que cela. Je volai jusqu'à la porte et l'ouvris... Cela fonctionnait !

Les trois sorcières se turent quelques secondes, légèrement intriguées, puis elles reprirent leurs bavardages, persuadées qu'il s'agissait d'un courant d'air.

Agacée, je claquai la porte, elles se dévisagèrent anxieuses. La peur apparaissait progressivement sur le visage de mes tortionnaires. Je renouvelai l'opération, accélérant la cadence à mesure qu'augmentait l'angoisse. J'avais entre mes mains le moyen d'enfin inverser la vapeur, je jubilais.

A présent, les infirmières hurlaient de peur. Elles se bouscuaient cherchant la sortie et comme à l'accoutumée ne se préoccupaient nullement les unes des autres. La solidarité chez ces gens là n'a de valeur que lorsqu'elle sert l'infamie. Elles se cognaient telles des autos tamponneuses dans une fête foraine. J'exultais... Décidément la mort avait de bons côtés.

La terreur atteignit son paroxysme quand je réussis à déclencher l'alarme poussant le volume à son maximum. C'était cruel, mais bien peu de choses sur l'échelle des souffrances qu'elles m'avaient infligées. Je les observai s'époumoner, prêtes à se piétiner pour sauver leur peau. Fini donc l'esprit d'équipe... Le corporatisme outrancier... La solidarité assassine...

Ces femmes étaient prêtes à s'entretuer pour sortir de la chambre, elles étaient pathétiques. Elles me donnaient la nausée, je n'avais plus envie de rire. Aussi, je décidai que j'avais mieux à faire que de perdre mon temps avec ces trois monstres.

Je désirais revoir mon amie Alexia pour lui dire au revoir et l'embrasser une dernière fois. Néanmoins, il me fallait parachever mon œuvre, j'ouvris une dernière fois la porte de ma chambre, les trois infirmières se